

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 29

Artikel: Une seconde pharmacie : histoire véritable : Horn
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180894>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notre chasseur de gauche jouait admirablement son rôle. Il était impossible de ne pas le croire le plus naïf des Vaudois, tant il en imitait bien l'accent et les manières.

Un jour, la demoiselle de la maison jouait au piano. La porte du salon était ouverte et le militaire pouvait l'apercevoir de la cuisine. Et comme s'il n'avait jamais entendu de piano, il s'approcha d'un air niaiseusement curieux, marquant par des mouvements de tête la cadence de la musique.

— « Que c'est pourtant joli ! » s'écria-t-il à la fin du morceau.

— Approchez-vous seulement, si cela vous fait plaisir, lui dit Mademoiselle Clémence D.

Le militaire s'approcha et ne put cacher son émotion à la vue de la figure ravissante de la jeune fille. Mais elle se montra si affable qu'il se remit bientôt et accepta le siège qu'elle lui offrit près du piano.

Dès que Mademoiselle D. fut arrivée au bas de la page, le chasseur de gauche tourna délicatement le feuillet.

La jeune fille s'arrêta stupéfaite. Puis, dissimulant sa surprise, elle recommença. Cependant, vivement préoccupée de cet incident, elle se disait en secret : « Mais, connaîtrait-il la musique ? »

Un léger sourire plissa les lèvres de son auditeur.

Enfin, après quelques minutes, et au moment voulu, l'homme de la caserne tourna encore plus délicatement le feuillet.

Un gracieux mouvement de tête, accompagné d'un sourire qui laissa entrevoir des dents superbes, remercia le soldat.

O revers ! o leçon ! o malheureux piano ! . . . la cuisinière était oubliée !

Six mois plus tard, le mariage du chasseur de gauche avec M^{le} Clémence D. se célébrait dans la petite église d'Ouchy.

L. M.

Voici un passage tiré des œuvres de Volney, et écrit à la manière des phonographes. Ce seul échantillon devrait suffire à guérir de cette maladie tous ceux qui y ont quelque disposition.

» Un vise majeur de l'éduqasian fransaize est de vouloir trop dire et trop faire. On aprand aus ommes à parler ; on devrait leur aprandre à se taire : la parole dissipe la pânsée, la méditation l'aumule ; le parlaje né de l'étourderie anjandre la disqorde ; le silanse, anfant de la sajèse, est l'ami de la pais. Atènes éloqante ne fut q'un peuple de broullons : Sparte silansieuze fut un peuple d'omes pozés et graves ; et se fut, sans doute, pour avoir érigé le silanse an vertu, qe Pitagore resut des deux Grèses le titre de saje. »

VOLNEY.

Une dame pieuse écrivait à l'une de ses amies qui lui avait demandé des nouvelles de son fils, récemment reçu membre du barreau :

» Mon fils est très bien, ma chère ; quoique son bureau ne soit ouvert que depuis quelques mois seulement, il a déjà eu, grâce à Dieu, de nombreux procès. »

Revenir à ses moutons.

Ce proverbe si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent, est pris de la farce de Pathelin. Le drapier Guillaume a été volé par l'avocat Pathelin de 6 aunes de drap, et par Agnelet, son berger, de 120 moutons. Guillaume veut faire pendre son berger ; mais au moment où il l'accuse devant le Juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet.

Préoccupé alors de son drap en même temps que de ses moutons, il fait une confusion plaisante dans ses réponses :

LE JUGE

Sus, revenons à nos moutons,
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en prit six aunes
De neuf francs.

Le Juge se crève la tête pour comprendre, il répète toujours à Guillaume de laisser là ce drap et de revenir à ses moutons.



Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

V

— Soyez sans inquiétudes, repliqua Ausstecher, mon neveu est un gaillard qui sait fabriquer le chocolat parfumé et distiller l'essence de punch ; en dépit des fabricants de Dusseldorf, il saura bien donner de la vogue à sa pharmacie.

Pour le coup, la pilule était amère ; aussi Rühle l'avait-il d'un air désespéré et en se contentant de hausser les épaules.

— Soyez persuadé, continua Ausstecher, que la concurrence est salutaire ; je suis convaincu que tous deux nous ferons de très bonnes affaires.

— J'en doute beaucoup, reprit Rühle, en s'efforçant de calmer son angoisse.

— Mais, dit Ausstecher, combien y a-t-il donc de docteurs ici ?

— Trois, et on en attend un quatrième d'un jour à l'autre. Il y a de plus un maître-chirurgien, sans compter un vétérinaire et deux sages-femmes.

— Fort bien, plus il y a de docteurs, plus il y a de malades, croyez-moi, c'est une vieille expérience ; ils se partageront les pharmacies, ils se disputeront comme partout et multiplieront d'autant leurs visites. Tout ira bien. Il n'y a qu'à avoir soin de tenir leur parti, de les prévenir chacun en particulier, de leur envoyer de bonnes liqueurs, de montrer secrètement aux uns les ordonnances des autres confrères, et de les rendre attentifs aux combinaisons chimiques, car vous savez, très cher collègue, que ces messieurs, tout savants qu'ils soient, ne sont pas forts en chimie et que souvent ils font des mélanges, dont les ingrédients se neutralisent les uns les autres ; il y a longtemps que l'on connaît ça ; en somme, il y a mille moyens d'achalander une pharmacie, et mon neveu les connaît à fond.

A ces mots, il prit congé en demandant la permission de revenir bientôt.

A peine fut-il sorti que Rühle, épuisé, se laissa tomber sur une chaise.

C'en était trop à la fois. La plus belle maison de la ville, plus belle même que celle du Pélican, était entre les mains de ce garnement, ainsi qu'il appelait alors le cher collègue ; de plus ce collègue était riche, et, ce qui était encore pis, il connaissait à fond les moyens de mettre en vogue une pharmacie et n'en faisait pas un mystère.

Rühle, à cette idée, se sentait inondé d'une sueur froide.

Quant à Setty, elle restait calme et paraissait même jouir de l'angoisse de son mari. Elle sourit et dit :

— Ne va pas te pendre pour cela, Rühle, mon ami; pense donc que tu as été longtemps le coq du village, que tu es devenu riche comme un Crésus et qu'il est juste de laisser gagner quelque chose au nouveau venu.

— Toi aussi, s'écria-t-il avec pathos, il se précipita vers la porte, pour chercher dans le monologue ce qu'il n'avait pu trouver dans le dialogue, un soulagement à l'angoisse de son âme.

Un instant après, le commis entra et demanda la permission de s'exercer un peu sur le piano; Mme Rühle y consentit volontiers, elle aimait la musique et surtout les valses de Strauss. Une autre raison la lui faisait apprécier encore, elle ne dormait jamais mieux, jamais elle ne faisait de plus beaux rêves que lorsqu'elle s'endormait bercée par une valse. Elle commença donc à battre doucement la mesure, puis elle ne tarda pas à sommeiller.

Herbert qui s'était aperçu de la chose et qui entendait à merveille ses intérêts se mettait donc chaque jour au piano et faisait de la musique jusqu'à ce qu'une ordonnance à préparer le rappelât à la pharmacie.

Le mauvais esprit qui s'était emparé de Rühle depuis l'établissement de la nouvelle pharmacie cédait même, comme autrefois celui du roi Saül, aux charmes de la musique; car l'apothicaire partageait le goût de sa chère moitié et celui des amateurs de la ville pour les valses et les danses écosaises. Cependant le dit esprit devenait pire chaque jour, car, vis-à-vis du *Pélican*, brillait dans tout son éclat une nouvelle enseigne, portant un Maure colossal avec cette seule inscription : *pharmacie du Maure*; tandis que dans la maison le menuisier, le vernisseur, tous les maîtres d'éstat, en un mot, déployaient leur art pour en faire un véritable palais. Rühle était hors de lui; il avait constamment le collègue devant les yeux, il voyait le grand Maure grincer ses dents blanches d'un air railleur, comme s'il eût voulu chasser de son nid le vieux Pélican, qui, depuis des siècles,

Se dépouille les flancs
Pour nourrir ses enfants.

Le pauvre homme dépérissait à vue d'œil, son regard était terne, son teint bilieux. La musique d'Herbert était impuissante à le calmer, il devint de plus en plus réservé avec lui, il semblait s'en méfier.

Et ce n'était que trop vrai comme le prouva l'entretien suivant :

— Setty, dit-il un jour, tout s'accorde pour me mettre au tombeau, prépare le cercueil, c'en est fait de moi.

— Ne me charge pas de ce soin, répondit-elle avec un calme imperturbable, tu t'y entends mieux que moi, et d'ailleurs je ne connais pas ton goût sur cet article.

Rühle grinça les dents.

— Veux-tu donc aussi hâter ma mort, dit-il aigrement, serais-tu d'accord avec mes bourreaux?

— Qui sont-ils donc? demanda-t-elle.

— Toi, premièrement, puis ce maudit Ausstecher et... le commis.

— Le commis... Herbert? s'écria Mme Rühle avec étonnement. Que t'a donc fait cet excellent jeune homme? Je te dis, Rühle, que tu recommences à perdre la tête, c'est pourquoi ne parlons pas du jeune homme, je le prends sous ma protection, et qui l'attaque m'attaque.

— Il ne manquait plus que cela, s'écria Rühle avec désespoir, le prendre sous sa protection! réchauffer le serpent!

— Le serpent? répliqua Mme Rühle en se levant, comme si elle eût voulu, nouvelle Junon, écraser le ver qui osait lui résister.

Rühle se retira prudemment vers la porte, et une fois en sûreté, il osa répéter son assertion.

— Oui, le serpent, te dis-je.

Mme Rühle avait remarqué sa manœuvre, elle ne put s'empêcher d'en rire et de s'écrier :

— Oh! ces apothicaires, ils sont bien tous les mêmes! Allons, viens ici et dis-moi ce qui t'opresse.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Rühle en conservant sa position; je puis aussi bien déplorer ma misère ici qu'auprès

de toi. Je te le répète, Herlert est un serpent; le pileur m'a dit qu'il a des relations secrètes avec ce diable d'Ausstecher.

— N'as-tu pas honte d'exiger que ce jeune homme soit grossier envers Ausstecher, qui se conduit si poliment avec tous ses compagnons?

— *Compagnons!* s'écria l'irascible pharmacien: *compagnons!* nous autres pharmaciens, sommes-nous donc une corporation d'ouvriers, notre profession n'est-elle pas un art? Toi, la femme d'un apothicaire, peux-tu l'ignorer?

— Rühle, Rühle, le démon de la méchanceté s'est logé sous ta perruque; va, prends une poudre calmante avec un sirop dépuratif, car tu as la bile en mouvement.

Il se précipita hors de la chambre, ferma la porte avec violence, ces mots railleurs l'avaient frappé au cœur.

De telles scènes se renouvelaient fréquemment. Le commis, quoiqu'il remplit ses fonctions d'une manière irréprochable, devenait chaque jour plus insupportable au patron. Mais s'il baissait dans sa faveur, il s'élevait d'autant dans les bonnes grâces de madame. Rühle l'aurait dès longtemps renvoyé, s'il l'eût osé, mais jamais sa femme n'avait apprécié un commis autant que celui-là. Quoique tout cela lui eût déjà rendu la vie amère, il n'était cependant pas au bout de ses peines. La pharmacie du *Maure* s'embellissait de jour en jour; la fortune du propriétaire donnait des ailes aux ouvriers, et déjà à la mi-mai les réparations étaient achevées.

Ausstecher se présenta un jour après la sieste; on le trouva plus aimable que jamais. Il venait demander à M. et à Mme Rühle de bien vouloir lui faire l'honneur de visiter sa maison et sa pharmacie.

Il n'y avait, en vérité, pas de moyen honnête de lui refuser.

Oh! combien de pilules amères ne dois-je pas avaler, pensait Rühle, tout en maudissant cordialement le collègue Ausstecher. Ce fut en vain que d'un ton aigre il prétexta une indisposition; Ausstecher ne l'en pressa que davantage, appuyé par Mme Rühle qui, pour comble de malheur, avait aussi pris parti contre son infortuné mari, car la chère dame était fort curieuse de voir cette maison, dont les dames de la ville ne pouvaient assez vanter le luxe et les agréments, tout en estimant bienheureuse la mère dont la fille épouserait l'héritier présomptif du riche Ausstecher. Sous toute sorte de prétextes, elles s'y étaient déjà introduites et il paraissait qu'Ausstecher ne le voyait pas de mauvais œil.

(La fin au prochain numéro.)

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. L'Allemagne et la liberté, par M. Louis Vulliemin. — II. Les intérêts matériels et leurs dangers, par M. Henri Brocher. (Troisième et dernier article.) — III. Deux grands papes au moyen-âge. — Innocent III, par M. Alfred de Chamblier. (Troisième et dernier article.) — IV. La poésie dans l'Inde. — Le Ramayana, par M. Ad. Ferrare. — V. Hors du monde. — Nouvelle, de miss Thackeray. — VI. Variétés. — Le théâtre de société de M. Juste Olivier, par M. Eugène Rambert. — VII. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Jénatsch, ou les Grisons et la Suisse pendant la guerre de trente ans, par B. Reber. — Mémoires et documents relatifs à l'histoire suisse. — L'histoire de France racontée à mes petits enfants, par Guizot.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

Chez L. MONNET
au bureau du CONTEUR VAUDOIS

CARTE CÉLESTE
AVEC HORIZON MOBILE

sur laquelle un mécanisme très simple indique l'état du ciel à un moment quelconque de la journée. Les personnes les moins exercées aux observations astronomiques peuvent facilement, au moyen de cette carte, apprendre à connaître les diverses constellations, elle porte, du reste, une explication très claire sur la manière de s'en servir. — Prix : 4 fr.

Expédition par la poste, contre remboursement.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.